

*Discours solennel prononcé par François-René Simon  
le soir du 26 mars 2016 chez Mireille Cangardel & Guy Cabanel  
devant leurs hôtes de feu.*

à Guy Cabanel, à Alain Joubert

Nous sommes ici réunis pour exalter l'éternelle jeunesse des ci-devant Cabanel Guy – je donne la priorité à son patronyme, tonitruant –, et Joubert de Saint-Lévéé Daguerre, plus communément appelé Alain. Des Alain, il y en a tant que para-phrasant Pierre Dac, je pourrais le *sur-nommer* : Alain Vité, Alain Transigeant, Alain Fatigable, Alain Périeux et parfois Alain Perméable<sup>1</sup> mais surtout Alain Stigateur du *Cerceau*, si cette feuille pas du tout dans les choux peut rappeler quelque chose à certaines personnes.

Puisqu'il s'agit ici de célébrer un nombre non négligeable de printemps, je ne voudrais pas que mes propos ressemblent à un éloge funèbre, avec le rappel rituel des hauts faits et des hauts gestes de ces deux messieurs. D'ailleurs, il s'agirait de leurs hauts écrits dont je tiens tout de même à rappeler l'étrange et sinusoidale fraternité de parcours, à faire ainsi de cet éloge anti-funèbre un éloge vital.

De leur sol natal commun, le surréalisme, le seul, le vrai, le grand, l'un et l'autre ont gardé cette réticence, voire cette répugnance, aux mœurs littéraires. J'ignore si le peu de reconnaissance qui en est la rançon – hormis bien sûr du cercle des meilleurs que je vois ici formé – les affecte. En tout cas, il ne les décourage pas. Il y a même dans ces boucles du temps qui parfois se resserrent la naissance d'un tourbillon. C'est en particulier flagrant chez Cabanel : six publications en 36 ans, ce qui fait une moyenne de une tous les six ans. Mais depuis 1995, on en compte 18 ! Et je ne parle des publications artisanales, superbes et précieuses où les poèmes de Guy flirtent avec les images qui les inspirent – des peintures de Mireille à celles de Jérôme Bosch et autres peintres, toutes époques et manières confondues. Ce qui donne, statistiquement parlant, la moyenne affolante, quasi record, de 1,666 666 666 parutions par an. Mais plutôt que vous les énumérer, chose d'autant plus inutile que bien sûr vous les connaissez par cœur, je me suis amusé à les emballer (pardon, mon cher Guy, pour quelques ficelles grammaticales).

Revenant d'une *Visite chez Li Ts'in Tchao* par *Les Chemins qui zigzaguent*, l'*Amiral Leblanc* se faisait l'*Illusion d'illusions* : *Les Étoiles renversées* ne sont que

des *Soleils d'ombre*. C'était *Les fêtes sévères Au fil du temps* : l'*Animal noir* ouvrait ses *Quinquets* sur des *Femmes admirables* et répandait ses *Odeurs d'amour* sur des *Silhouettes de hasard Croisant le verbe*. L'*essence poétique* procurait *L'Yvesse des tombes Dans la roue du paon* en proférant des *Chants d'autre mémoire*. Le *Verbe flottant*, mieux vaut tenir son *Journal intime* dans des *Cités légendaires* et penser à *Maliduse* pendant les *Instants de l'immobile errance*.

Les publications d'Alain ont suivi un rythme parallèle. Une postface précoce – dès 1959 – pour un livre de George Catlin sur les Indiens d'Amérique du nord, des articles, régulièrement, dans les publications surréalistes ou de cinéma, et puis on peut envisager que « la vie est ailleurs que dans les livres », je crois citer André Breton. Silence – c'est une façon de parler – pendant quarante ans ! Et de ma part une certaine admiration pour cette absence volontaire du grand Barnum culturel, synonyme à mes yeux d'une préférence pour un temps où la poésie serait faite par tous, non par un. Ce temps ne venant pas, ou se faisant attendre au-delà du raisonnable (et aujourd'hui n'y comptons plus), Alain distille des parutions au compte-gouttes : une préface par-ci, un poème par là, chez et pour l'ami Pierre par exemple. Et puis un jour il est temps de sortir du bois dont on fait les pantouffles. Boum ! *Le Mouvement des surréalistes* chez Maurice Nadeau et plus tard cette *Goutte d'éternité* insuffisante à noyer l'éternel chagrin. Dernier en date, encore tout chaud : *La Clé est sur la porte*, autrement dit pas sous le paillason, la belle porte de l'amour, de la poésie et de la liberté, et c'est qu'il revient à chacun d'ouvrir. Alain, « l'émancipation totale », je ne crois pas

que nous soyons sur son chemin, même si tes livres, à l'égal de quelques autres, le balisent. Alors je m'inquiète et je t'interroge : es-tu un grand naïf ou l'homme des causes perdues ? Ne me réponds pas : Tu es l'homme des causes éperdues. Et tu publies tes livres pour continuer le combat au-delà de ta propre vie, n'est-ce pas ? Je te l'ai déjà dit, tu me fais penser à ce chevalier de *Sacré Graal*, le film des Monty Pythons, à qui ses ennemis coupent une jambe, puis l'autre, puis un bras, puis l'autre, puis finalement le torse. Alors qu'il n'a plus, qu'il n'est plus qu'une tête, il apostrophe encore ses adversaires : « Approchez, bande de lâches ! »<sup>2</sup> Alain, chevalier du grand surréalisme, roi du jeu de mots, champion des titres à tiroir, serviteur de la poésie, chaque jour de soleil – et ce 26 mars 2016 en est un – me rappelle ta définition du zénith : le zénith, c'est quand l'ombre tombe dans l'arbre...

Allez, je te laisse le mot de la fin avec une de ces dédicaces joyeuses dont tu as le secret et qui orne mon exemplaire de *Treize à table + deux* : « Puisque nous sommes encore vivants, autant en profiter pour se congratuler ».

F.-R. S.

<sup>1</sup> Ici, lors de la lecture, intervention d'Alain : « Alain Stant-Même... »

<sup>2</sup> Ici, nouvelle intervention d'Alain pour restituer entièrement la phrase : « ... que je vous morde ! »